

## Superman Returns

### Rien sous la cape

*Superman : le retour* — Australie / États-Unis 2006, 154 minutes

Charles-Stéphane Roy

Number 245, September–October 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59003ac>

[See table of contents](#)

#### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

#### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

#### Cite this review

Roy, C.-S. (2006). Review of [Superman Returns : rien sous la cape / *Superman : le retour* — Australie / États-Unis 2006, 154 minutes]. *Séquences*, (245), 42–42.

## SUPERMAN RETURNS

### Rien sous la cape

Après avoir remis sur les rails la franchise des Batman au prix d'innombrables efforts et de multiples changements d'effectifs, DC Comics s'est attelé sans surprise à remettre Superman sur les écrans. Juste retour des choses pour le pionnier des adaptations modernes de superhéros au cinéma — *Superman The Movie*, réalisé en 1978 par Richard Donner, fut effectivement le premier film à bénéficier d'effets spéciaux et d'acteurs de renom (Brando, Hackman), à engendrer sans surprise un box-office stratosphérique et trois autres suites discutables, onze ans avant le *Batman* de Tim Burton.

CHARLES-STÉPHANE ROY

Cela faisait bien dix-neuf ans que l'homme d'acier n'avait pas mis les pieds au cinéma, et deux ans que Christopher Reeve, celui qui a donné le charme et l'humour nécessaire pour s'intéresser un tant soit peu aux aventures du héros en collants bleus, a disparu. Il était devenu bien hasardeux pour DC Comics de commander une autre suite à cette série ringarde et répétitive : comment Superman pouvait-il encore aujourd'hui prétendre faire battre le cœur des femmes et des orphelins, sevrés depuis une quinzaine d'années par le cynisme des Batman, X-Men et autres justiciers réhabilités d'une autre époque ?



La mythologie Superman appartient bel et bien aux années de la dépression

La question demeure entière au terme du visionnement de *Superman Returns*, une fausse suite et un demi-retour en arrière dans la mythologie du dernier survivant de la planète Krypton. Bryan Singer, plus fan que visionnaire, aura été encore plus fétichiste que Sam Raimi et ses Spiderman survitaminés en récupérant les éléments les plus symboliques de la matrice de Richard Donner — de l'animation du générique initial au thème musical de John Williams, de quelques scènes renumérisées où intervient Marlon Brando et l'architecture kryptonienne jusqu'à la présence de Lex Luthor) pour créer à la fois le chapitre le plus complet de la saga, et le moins original.

« Pourquoi la Terre n'a plus besoin de Superman », peut-on lire dès le début de ce nouveau film. C'est le titre coiffant l'article qui a permis à Lois Lane, jadis la flamme de notre beau gentleman de l'espace, de décrocher le Pulitzer durant l'exode de cinq ans du superhéros, parti vraisemblablement purger une crise existentielle sur Krypton. De retour sur Terre, celui qui se fait appeler à la ville Clark Kent reprend sans effort sa place au Daily Planet et pourchasse à nouveau les méchants dans

Metropolis et de par le monde. Mince besogne! Malheureusement pour lui, Lois a refait sa vie avec un autre journaliste et élève son petit garçon de... cinq ans (incidence!). Lex Luthor, lui, réapparaît comme s'il n'avait jamais quitté le monde des filous mégalomanes, et se met en tête de bâtir un nouveau Krypton sur Terre, quitte à évincer définitivement une large partie de sa population.

On ne s'étendra pas sur les vieilles querelles et les antagonismes qui continuent ici à régir la série avec le minimum légal exigé d'originalité. Luthor + kryptonite = Superman à l'agonie. Passé cet état de fait, le gros du travail de Singer consistait à dégraisser davantage la fluidité des interactions de son personnage principal en maximisant les effets spéciaux dernier cri plutôt qu'à rendre plus crédibles les sempiternels nœuds dramatiques des quatre autres films, à savoir comment Clark Kent parvient toujours à tromper tous ses proches sur sa réelle identité avec une simple paire de lunettes et du gel capillaire, ou bien comment Superman réussit à faire régner la justice partout sur le globe en même temps. Contrairement au Christ, Superman peut résister aux balles et respirer dans l'espace, ce qui ne fait pas du personnage quelqu'un de bien humain avec qui le spectateur pourrait se comparer. Non, la mythologie Superman appartient bel et bien aux années de la dépression, à l'entre-deux-guerres, avant que la télévision et le cinéma ne soient là pour faire de tout un chacun un héros à sa manière.

*Superman Returns* ne fait que réitérer cette chimère simpliste, capitalisant dorénavant plus sur une lucrative nostalgie que sur une nouvelle perspective qui aurait permis de réinterpréter le héros en bleu, jaune et rouge. Du reste, empêcher un Airbus de s'écraser ou soulever un amas rocaillieux de plusieurs kilomètres hors de l'océan ne fait toujours pas de Superman un héros attachant, lui qui, sous les traits du nouveau venu Brandon Routh, a perdu sa langue et compose des mimiques tout droit sorties de l'interprétation de Reeve. Sentimentaliste et rétro à souhait, *Superman Returns* s'essouffle à véhiculer des idéaux déçus, d'abord d'une Amérique en quête d'un sauveur, puis des studios hollywoodiens qui, faute de grandes idées, s'en remettent à leurs fonds de catalogues pour redonner un tant soit peu de « pep » à leurs intérêts boursiers. **S**

■ **SUPERMAN : LE RETOUR** — Australie/États-Unis 2006, 154 minutes — Réal. : Bryan Singer — Scén. : Bryan Singer, Michael Dougherty et Dan Harris, d'après les personnages créés par Jerry Siegel — Images : Newton Thomas Sigel — Mont. : Elliot Graham, John Ottman — Mus. : John Ottman, John Williams — Son : Erik Aadahl — Dir. art. : Guy Dyas — Cost. : Louise Mingenbach — Int. : Brandon Routh (Clark Kent/Superman), Kate Bosworth (Lois Lane), Kevin Spacey (Lex Luthor), James Marsden (Richard White), Parker Posey (Kitty Kowalski), Frank Langella (Perry White), Marlon Brando (Jor-El) — Prod. : Jon Peters, Gilbert Adler, Bryan Singer — Dist. : Warner.